

Africaniste renommé, récemment auteur entre autres ouvrages d'une *Histoire de l'Afrique*, d'une *Histoire de l'Afrique du Sud* et d'une *Histoire du Maroc*, expert auprès du TPI-Rwanda et éditeur de la lettre d'information *L'Afrique Réelle*, Bernard Lugan signe aujourd'hui une nouvelle somme.

☒ Son livre est très logiquement divisé selon un plan chronologique en quatre grandes parties : « Guerres et sociétés guerrières en Afrique avant la colonisation », « Les guerres de conquête coloniale », « Les guerres de la période coloniale » et « Les guerres contemporaines, 1960-2013 », tous conflits dont il fait le récit chronologique et factuel. On voit bien l'ampleur du sujet et Bernard Lugan nous fait plusieurs fois traverser le continent de part en part au fil des époques. La grande région sahélienne, celle des Grands Lacs et l'Afrique australe reviennent bien sûr à plusieurs reprises et certaines situations résonnent en écho jusqu'à aujourd'hui. Tous les chapitres, agrémentés d'encarts qui précisent des situations locales ou des données chiffrées, sont intéressants et l'on ne retiendra à titre d'exemple que quelques titres de la dernière partie (sait-on que pour la période 2000-2010 70% des décisions de l'ONU sont relatives aux conflits africains ?) : « La guerre civile algérienne (1992-2002) », « Les guerres de Somalie : clans contre clans (depuis 1977) », « Nigeria : de la guerre du Biafra au conflit ethno-religieux Nord-Sud », « La deuxième guerre du Kivu (depuis 2007) » : autant de coups de projecteur extrêmement utiles et souvent pertinents sur des zones crisogènes dont l'Europe ne peut pas se désintéresser (même si elle le voulait, de toute façon).

L'ensemble de ces chapitres, rédigés d'une plume alerte et toujours référencés, est complété par un cahier central d'une soixantaine de cartes en couleurs, parfaitement lisibles et pédagogiques, et le livre se termine sur un index complet et une bibliographie significative. Ceux qui connaissent déjà tel ou tel engagement pourront regretter que certaines campagnes ne soient pas traitées davantage en détail, mais aborder autant d'opérations et de combats en 400 pages témoigne d'un bel esprit de synthèse. Au total, un ouvrage appelé à devenir très rapidement de référence et que liront avec le plus grand intérêt les étudiants et tous ceux qui soit s'intéressent à l'histoire du continent, soit se préoccupent de l'avenir.

Editions du Rocher, 2013, 403 pages, 32 euros.

Ci-dessous entretien de Bernard LUGAN avec le blog « [Guerres et Conflits](#) »

G&C : Votre livre dresse un impressionnant tableau des conflits en Afrique de la plus haute Antiquité aux guerres actuelles. Par grande période, une introduction présente un résumé des évolutions, mais vous ne tentez pas d'en tirer des enseignements généraux en conclusion. Pourquoi ?

BL : Parce que nous ne devons pas parler de l'Afrique, mais des Afriques, donc des guerres africaines. Mon livre est construit sur cette multiplicité, sur ces différences irréductibles les unes aux autres et sur leur mise en perspective. Dans ces conditions, il est vain de faire une typologie, sauf pour les guerres de la période contemporaine, ce que j'ai fait, et encore moins une classique conclusion de synthèse.

G&C : La grande région saharienne-Sahel est présente dans chaque partie, des

« Origines de la guerre africaine » aux « Guerres contemporaines ». Pouvez-vous nous en dire davantage sur ce qui semble bien être une zone de conflits quasi-permanents ?

BL : Cette zone qui court de l'Atlantique à la mer Rouge en couvrant plus de dix pays, est un véritable rift racial et ethnique en plus d'être une barrière géographique. Ce fut toujours une terre convoitée car elle fut à la fois le point de départ et le point d'arrivée -hier du commerce, aujourd'hui des trafics transsahariens, une zone de mise en relation entre l'Afrique « blanche » et l'Afrique des savanes, un monde d'expansion des grands royaumes puis de l'islam.

Aujourd'hui, cette conflictualité ancienne et résurgente tout à la fois est exacerbée par des frontières cloisonnant artificiellement l'espace et qui forcent à vivre ensemble des populations nordistes et sudistes qui ont de lourds contentieux. Le tout est aggravé par le suffrage universel fondé sur le principe du « un homme, une voix », qui débouche sur une ethno-mathématique donnant automatiquement le pouvoir aux plus nombreux, en l'occurrence les sudistes. Voilà la cause de la guerre du Mali, mais ce problème se retrouve dans tout le Sahel, notamment au Niger et au Tchad. Au Mali, le fondamentalisme islamiste s'est greffé sur une revendication politique nordiste de manière récente et tout à fait opportuniste. Or, comme le problème nord-sud n'a pas été réglé, les causes des guerres sahéliennes subsistent.

G&C : On a dit beaucoup de choses sur le retentissement de l'échec italien lors de la première tentative de conquête de l'Ethiopie à la fin du XIXe siècle. Si les conséquences en politique intérieure à Rome sont compréhensibles, ces événements ont-ils un écho réel dans les autres capitales européennes et sur le sol africain lui-même ?

BL : L'originalité de la défaite d'Adoua est qu'elle a, sur le moment, mis un terme au projet colonial italien. Ce fut une défaite stratégique. Français, Anglais et Allemands connurent eux aussi des défaites, les premiers, notamment au Sahara, mais cela n'interrompit pas la prise en contrôle de ces immensités ; les Britanniques furent battus à Isandhlwana, ce qui n'empêcha pas la conquête du royaume zulu ; quant aux Allemands, ils subirent plusieurs déconvenues contre les Hehe et les Maji Maji, mais l'Est africain fut néanmoins conquis. Le désastre italien fut d'une autre nature, d'une autre échelle, alors que, à l'exception d'Isandhlwana, Anglais, Français et Allemands ne perdirent en réalité que des combats à l'échelle d'une section, au pire, d'une compagnie. Quant aux Espagnols, même après leurs sanglantes déroutes lors de la guerre du Rif, leur présence dans le Maroc septentrional ne fut pas remise en cause et, dès qu'ils décidèrent d'utiliser leurs troupes d'élite comme le Tercio et non plus des recrues tant métropolitaines qu'indigènes, ils reprirent le contrôle de la situation. Il faut cependant remarquer qu'avant son éviction par Pétain, Lyautey avait, comme je le montre dans mon livre, rétabli la situation sur le front de l'Ouergha et de Taza, ce qui enlevait toute profondeur d'action aux Riffains.

Autre conséquence, auréolée par sa victoire de 1896, puis par sa résistance sous Mussolini, l'Ethiopie eut un statut particulier d'Etat leader du mouvement indépendantiste et ce fut d'ailleurs pourquoi, dès sa création en 1963, le siège de l'Organisation de l'unité africaine fut établi à Addis-Abeba.

G&C : Vous décrivez « Un demi-siècle de guerres au Zaïre/RDC », et l'on a finalement le sentiment qu'une amélioration de la situation reste très hypothétique. Comment l'expliquez-vous ?

BL : Ici le problème est sans solution car il n'est pas économique mais ethnique et politique. Nous sommes en effet en présence d'un Etat artificiel découpé au centre du continent à la fin du XIX^e afin de retirer le bassin du Congo à la convoitise des colonisateurs et cela afin d'éviter une guerre européenne pour sa possession. Cet Etat artificiel, désert humain en son centre forestier, englobe sur ses périphéries de vieux Etats comme le royaume Luba, l'empire Lunda ou encore le royaume de Kongo. Ces derniers ont une forte identité et leurs peuples ne se reconnaissent pas dans l'artificielle création coloniale qu'est la RDC. Quant à l'impérialisme rwandais qui s'exerce au Kivu, il entretient un foyer permanent de guerre dans tout l'est du pays. La raison en est claire : étouffant sous sa surpopulation, le « petit » Rwanda doit trouver un exutoire humain s'il veut éviter le collapsus. De plus, comme 40% du budget du pays provient de l'aide internationale et le reste, à plus de 90% du pillage des ressources du Congo, pour le Rwanda, la fin de la guerre signifierait donc la mort économique du pays. Appuyé par les Etats-Unis qui en ont fait le pivot de leur politique régionale, le Rwanda exploite avec habileté ce que certains ont appelé la « rente génocidaire » pour dépecer sans états d'âme la partie orientale du pays.

G&C : Vous intitulez la partie dans laquelle vous traitez de la décolonisation : « Des guerres gagnées, des empires perdus », pouvez-vous nous expliquer pourquoi ?

BL : Parce que la parenthèse coloniale fut refermée sans affrontements majeurs, sans ces combats de grande intensité qui ravagèrent l'Indochine. En Afrique, les guérillas nationalistes ne furent jamais en mesure de l'emporter sur le terrain, pas plus en Algérie où les maquis de l'intérieur n'existaient quasiment plus en 1961, qu'au Kenya où les Britanniques avaient éradiqué les Mau Mau, ou encore que dans le domaine portugais -à l'exception de la Guinée Bissau-, où, et mes cartes le montrent bien, l'armée de Lisbonne était maîtresse du terrain. En Rhodésie, la pugnace et efficace petite armée de Salisbury avait réussi à tenir tête à une masse d'ennemis coalisés, massivement aidés par l'URSS et la Chine avant d'être trahie par l'Afrique du Sud qui pensa naïvement acheter son salut en abandonnant les Blancs de Rhodésie. Partout, la décolonisation fut un choix politique métropolitain ; elle ne fut nulle part imposée sur le terrain. Les combats de grande intensité apparurent après les indépendances, dans le cadre de la guerre froide, et je les décris dans mon livre : Angola, South African Border War, Corne de l'Afrique, Congo etc.

Merci très vivement pour toutes ces précisions et plein succès pour votre ouvrage. A très bientôt.